

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

17/01/2001

L'homme contrarié

"Dans un des rares fragments d'Anaximandre..., il est dit que l'unité primitive du monde a été rompue par une sorte de péché proethnique dont les choses, issues de ce déchirement, doivent porter la peine."

(S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, cité par Freud)

Im Anfang war die Tat : non sans surprise, la formule magique du sorcier Faust, dans la bouche duquel elle claironnait comme une bravade, une déclaration d'impunité, on la retrouve à la dernière ligne de *Totem et Tabou* de Freud, où elle semble revêtir la valeur inverse d'un aveu de culpabilité, à la fin du quatrième chapitre consacré au "retour infantile du totémisme" qui, suivant une idée que Freud avait reprise à Darwin, témoigne de la persistance de la phylogénèse (collective) dans l'ontogénèse (individuelle) : cette mise en corrélation des caractères propres à la destinée individuelle avec l'histoire générale de l'espèce constitue l'objet par excellence d'une "psychanalyse appliquée".

Totem et Tabou est sous-titré "Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés". La formule "quelques concordances" souligne la prudence de Freud, qui s'engage dans un domaine qui n'est pas directement de sa compétence, et qu'il sait être sujet à polémiques. Lorsqu'il parle de "névrosés", Freud peut légitimement prétendre savoir de quoi il parle puisqu'il est en mesure de donner sa définition de la névrose et de la justifier. Il n'en va pas du tout de même s'agissant des "sauvages", notion manifestement minée, qu'il reprend à l'usage sans pouvoir la contrôler. Il est à noter que, dans *Totem et Tabou*, Freud parle indifféremment des "sauvages" (*Wilde*) et des "primitifs" (*Primitive*) : par "sauvages", il entend les populations étudiées par les ethnographes de son temps, qui donnent une idée de ce qu'a pu être la vie des vrais "primitifs", les hommes

préhistoriques tels que ceux-ci ont existé dans des temps extrêmement anciens. L'éloignement dans l'espace vaut ici pour un éloignement dans le temps.

Après avoir rédigé *Totem et Tabou* dans l'enthousiasme, Freud a eu les pires doutes quant au bien-fondé de ses thèses. Cf. à ce sujet la préface de F. Gantheret à l'édition française de l'ouvrage (trad. réalisée par M. Weber, Gallimard, 1993 ; c'est cette édition qui sera utilisée dans la suite, indiquée par le sigle TT), qui cite à ce sujet la correspondance de Freud avec Ferenczi, Abraham et Jones : "C'est trop incertain, ce serait trop beau !" (TT , p. 13) - "La conscience critique ne veut pas encore se taire tout à fait. D'une part, la chose me paraît trop belle, de l'autre les temps et les choses trop obscurs, et, dans une certaine mesure soustraits à un jugement certain" (TT , p. 15). Ces "temps et choses trop obscurs" relèvent de l'histoire originaire, *Urgeschichte* dirait Goethe, ou histoire d'avant l'histoire, à laquelle sont censés appartenir les "primitifs" ; mais ils relèvent aussi de l'ordre de l'inconscient qui, comme on sait, n'a pas du tout d'histoire. Ce paradoxe justifie que les analyses développées dans *Totem et Tabou* s'inscrivent à la fois dans le passé d'une vie antérieure, et dans une actualité intemporelle. On peut penser ici à l'épisode de la descente chez les Mères du second *Faust* qui représente aussi la recherche de "choses et temps trop obscurs". On ne peut qu'être d'accord avec F. Gantheret lorsqu'il écrit : "*Totem et tabou* est un texte sur l'originaire" (TT, Préface, p. 21), et précise à ce sujet : "Tel est l'originaire : il n'est pas dans le temps, puisque origine des temps, et les temps (qu'ils soient individuels ou collectifs) le répéteront sans cesse pour tenter vainement de l'épuiser, car il est leur moteur immobile" (id., p. 30). A la source de l'histoire, il y a ce qui, tout en se passant, en "ayant eu lieu", ne passe pas. Ainsi, l'histoire est de bout en bout répétition de ses origines qui lui fixent ses conditions structurelles. Ceci ne signifie pas néanmoins, ce sera le thème central développé dans *L'avenir d'une illusion*, qu'il n'y ait pas du tout d'histoire, c'est-à-dire que les conditions de l'existence humaine ne soient sujettes à des transformations par lesquelles elles évoluent : seulement ces transformations ne peuvent se produire que sur fond de répétition.

En raison des problèmes très particuliers que pose toute étude de " psychanalyse appliquée ", il est parfaitement normal qu'à la fin de l'ouvrage Freud fasse place à des considérations permettant de nuancer, voire de relativiser, la présentation des "concordances" suggérées. C'est dans ce sens que va le tout dernier paragraphe :

"Il ne faudrait cependant pas que l'analogie avec les névrosés influence trop le jugement que nous portons sur les primitifs. Nous devons aussi prendre en considération les différences. Certes, on ne trouve ni chez les sauvages ni chez les névrosés les séparations tranchées que nous faisons entre pensée et acte. Le névrosé est toutefois surtout inhibé pour agir, chez lui la pensée remplace complètement l'acte. Le primitif, lui, est dépourvu d'inhibitions, la pensée se transpose aussitôt en acte ;

chez lui, c'est plutôt l'acte qui pour ainsi dire remplace la pensée. C'est pourquoi, pour ma part, je suis d'avis, sans me porter garant de l'absolue certitude du parti adopté, qu'on est sans doute en droit d'admettre, dans le cas qui nous occupe, qu' "au commencement était l'acte" (*Im Anfang war die Tat*) (TT, p.318).

A une première lecture, la reprise de la formule magique de Faust à la fin de la dernière phrase a tout d'une pirouette, d'une dérobade, qui permet à Freud de dégager en partie sa responsabilité de la thèse développée dans l'ouvrage en la présentant comme une hypothèse dont la vérification serait d'ailleurs, bien plus que malaisée, impossible : la théorie développée dans *Totem et Tabou* rentre ainsi parfaitement sous la catégorie poppérienne de l'infalsifiable, de ce qu'on appelait à l'époque classique une "belle pensée", ce qui la replace au niveau de l'exorcisme, "au commencement était l'acte", dont elle paraît rejouer avec un identique panache le pouvoir fantasmagorique.

Il vaut cependant la peine d'y regarder de plus près, et de relire attentivement ce passage qui est riche de sens et, à sa manière, concentre le message de tout le livre. Tout d'abord, Freud se défend de vouloir placer sur un même plan les névrosés et les primitifs, c'est-à-dire, précise-t-il, de donner à penser que les névrosés sont des primitifs, des sauvages : il sait très bien que les névrosés sont "civilisés". "Civilisés", bien sûr, les "sauvages" le sont aussi. Mais, c'est le point de vue de Freud, ils entretiennent à la civilisation un rapport tout à fait différent du nôtre, à nous qui pouvons être névrosés : car, paradoxalement, la concordance que présente leur statut avec celui des névrosés, les protège de la névrose, qui serait ainsi une affaire de civilisés.

Civilisés, les névrosés le seraient peut-être même trop ; et c'est d'ailleurs ce qui les rend particulièrement sensibles au "malaise dans la civilisation". Alors, qu'est-ce qui autorise à rapprocher primitifs, qui, eux, ne seraient peut-être pas assez civilisés, et névrosés ? Dans l'esprit de Freud, ce rapprochement s'effectue dans un sens bien précis, qui définit de manière exclusive la démarche de la "psychanalyse appliquée" : comme il le déclare dans la Préface de l'édition définitive de *Totem et Tabou* (TT, p. 63), il s'agit d'éclairer certains aspects de la "psychologie des peuples" à partir ce qu'on peut savoir du psychisme individuel par le biais de l'étude de la névrose, et non l'inverse. C'est ce qui sépare Freud de Jung qui, lui, dans son ouvrage sur les *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* dont la première publication date de 1912, donc à peu près contemporaine de celle de *Totem et Tabou*, cherche à éclairer le fonctionnement du psychisme individuel à partir de son hypothèse de l'inconscient collectif, hypothèse que Freud juge extrêmement fragile. La psychanalyse telle que Freud la comprend doit toujours raisonner en fonction des problèmes du psychisme individuel, qui constituent son objet véritable : c'est sous cette condition qu'elle est habilitée à "s'appliquer" hors de son champ, mais toujours à partir de son champ.

Dans le domaine d'investigation exploré dans *Totem et Tabou*, cette orientation conduit à expliquer ce qui est normal socialement (les règles que s'imposent les "primitifs") à partir de ce qui est individuellement pathologique (les rituels obsessionnels suivis par les névrosés), et donc à présenter la vie sociale elle-même, du moins prise à ses débuts, comme une sorte de névrose objective partagée. Ce ne sont pas les névrosés qui sont des primitifs, mais ce sont les primitifs qui sont comme des névrosés, à ceci près néanmoins, précise Freud, que "les névroses sont des formations asociales : elles cherchent à accomplir par des moyens privés ce qui dans la société a été engendré par un travail collectif" (TT, p. 183) ; en effet, le névrosé cherche à s'évader de la vie communautaire qui lui fait peur : mais c'est que cette vie communautaire est elle-même tramée de ses propres angoisses qu'il reconnaît plus ou moins confusément en elle. C'est pourquoi "l'étude de la psychologie des névroses revêt de l'importance pour la compréhension du développement de la civilisation" (TT, p. 182), alors qu'il n'est guère possible, contrairement à ce que croyait Jung, de soutenir l'inverse. C'est sur ce point précis que s'est effectuée la rupture entre Freud et Jung, alors que ce dernier était considéré comme son principal disciple.

Ce qui justifie le rapprochement entre primitifs et névrosés, c'est le fait que, chez eux, ne se trouvent pas "les séparations tranchées que nous faisons entre pensée et acte", nous, c'est sous-entendu, qui ne sommes ni primitifs ni névrosés, et qui, sans problème, faisons normalement la différence entre ce qui est du domaine des intentions et ce qui est de celui des oeuvres. Primitifs et névrosés ont en commun la tendance à confondre le fait d'agir et celui de penser. Mais, et c'est ce qui les oppose, ils opèrent cette même confusion en sens inverse : les névrosés rabattent l'acte sur la pensée, ce sont en quelque sorte de perpétuels velléitaires chez qui "la pensée remplace complètement l'acte" ; alors qu'à l'inverse les primitifs, qui "sont dépourvus d'inhibitions", ce qui n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, le cas des névrosés, passent tout de suite à l'acte, de telle façon que, chez eux, "l'acte pour ainsi dire remplace la pensée". Les névrosés sont trop inhibés pour agir, alors que les primitifs ne sont pas assez inhibés pour ne pas agir : et c'est pourquoi ce que ces derniers font, avant même de pouvoir y penser, les premiers se contentent de se le représenter en idée.

Alors le sens de la référence à la formule rituelle *Im Anfang war die Tat* paraît s'éclairer : "au commencement", c'est le temps des primitifs qui précède en droit celui des névrosés. En droit, sinon en fait : car, Freud le sait bien, les "primitifs", ou plutôt les "sauvages" étudiés par l'ethnographie sont nos contemporains. Mais, dans une perspective évolutionniste que, semble-t-il, Freud adopte spontanément à la suite de Frazer, qui est ici sa source principale, ils sont censés témoigner d'un état antérieur de l'humanité, plus proche de ses "origines". Au début du premier chapitre de l'ouvrage, Freud écrit au sujet de l'homme préhistorique : " Il est encore en un certain sens notre contemporain ; il existe des gens dont nous croyons qu'ils sont encore très proches des primitifs, beaucoup plus proches que nous. Aussi voyons-nous en eux les descendants et les représentants directs des hommes de

jadis" (TT, p.71). Freud est parfaitement conscient du fait que les primitifs actuels, que nous fait connaître l'ethnographie, sont séparés des primitifs anciens, les vrais primitifs, tels qu'ils ont dû exister au début de l'histoire humaine, par une longue évolution. Dans ce sens, il écrit : "Il ne faut pas oublier que les peuples primitifs, loin d'être des peuples jeunes, sont au fond aussi vieux que les peuples civilisés et qu'on ne peut pas attendre qu'ils aient conservé leurs idées et leurs institutions sans la moindre évolution ni déformation pour notre instruction", ce dont il conclut que "déterminer l'état originel relève donc toujours de la construction" (TT, p. 231, note : cette note soulève avec beaucoup de perspicacité l'ensemble des problèmes posés par la méthode en ethnographie). C'est dans cet esprit que Freud déclare avec franchise, alors même que cela paraît invalider son projet : "Nous ignorons tout des origines du totémisme" (TT, p. 232; cf. aussi à ce sujet p. 239-240).

Et "l'acte" ainsi placé au commencement, c'est la compulsion à agir propre à ce temps, celui de la préhistoire (1), compulsion tellement irrésistible qu'elle passe avant toute autre considération, ce dont elle tire précisément sa valeur absolue de commencement. En d'autres termes, avant de penser, et de s'exposer au risque de trop penser, les hommes ont dû agir, et peut-être trop agir, en s'abandonnant librement, sans préméditation, à la tentation démesurée d'un acte excessif qui, par ses excès mêmes, débordait toute possibilité de réflexion, comme s'il y avait dans le fait d'agir à l'état pur une dimension d'emportement, de démesure, de rupture, tendanciellement transgressive, mais aussi par là même créatrice, du fait de pouvoir commencer quelque chose d'autre, de vraiment autre. L'action fend le monde comme une épée. De cela se dégage confusément une conception générale de l'action en tant qu'elle a une valeur essentiellement inaugurale : on pense à la définition kantienne de la volonté comme faculté de commencer absolument, de manière inconditionnée, une action. Agir, ce serait avant toute chose commencer : si "au commencement était l'action", c'est parce que l'action en elle-même est commencement, et en conséquence doit naturellement se trouver au commencement.

Donc, au commencement était l'acte. Mais quel acte ? En effet, il s'agit d'un acte, et non de la possibilité d'agir considérée en général indépendamment du contenu auquel elle s'applique spécifiquement. Alors que, dans sa signification faustienne originale, la formule *Im Anfang war die Tat*, qui pourrait alors être rendue par "au commencement était l'agir", évoquait le miroitement indéfini d'actions multiples, réduites à leurs virtualités, destinées à rester à l'état d'essais inaccomplis, la forme de l'action primant en quelque sorte sur son contenu, *Totem et Tabou* en concentre la portée en l'inscrivant dans la perspective d'un acte bien particulier, cet acte-là, dont la valeur est exemplaire, à propos duquel va justement se poser la question de savoir s'il a été seulement projeté ou effectivement accompli. Ceci dit, l'acte en question, pris dans sa particularité qui le distingue, et fait même de lui un acte monstrueux, est la source, voire même le modèle, de tous les actes humains ultérieurs, pour autant que ceux-ci seront uniformément soumis à la loi issue de l'accomplissement de l'acte originaire qui a rendu inévitable le contrôle social des

pulsions : par là, sa particularité se transmue en généralité. L'idée vers laquelle converge toute l'argumentation développée dans *Totem et Tabou*, c'est que, cet "acte" primordial, il a suffi qu'il ait eu lieu une fois, de manière à installer définitivement une structure mentale apte à se reproduire par elle-même, sans nécessiter pour cela la réitération effective de l'acte qui est à sa source : ici, l'imparfait de la formule *Im Anfang war die Tat* vaut à plein, ce qui pourrait rendre tentant de la retranscrire en usant du démonstratif *Im Anfang war diese Tat*.

Qu'est-ce donc que cet acte excessif, abusif, par lequel la vie humaine a dû commencer en faisant en quelque sorte la conquête de son humanité, au sens d'une humanité civile et non plus seulement naturelle, et qui a donné le point de départ de toutes ses évolutions ultérieures ? Pour le comprendre, il faut se reporter à l'ensemble de l'ouvrage, où est précisée la nature de cet acte, acte primordial qui, comme tel, doit être très loin de "nous", bien que pourtant, c'est la raison pour laquelle la psychanalyse ne peut s'en désintéresser, il conserve pour nous, à notre insu même, une valeur inappréciable : en effet, mentalement s'entend, sa possibilité ne cesse de nous accompagner, à la manière d'une condition, voire d'un conditionnement, qui continue à déterminer la manière dont nous pensons nos actes et, plus généralement, nous comportons dans la vie, à la fois individuellement et dans notre rapport aux autres. Le thème de la répétition est central à l'analyse de Freud qui, telle qu'il la résume tout à la fin de l'ouvrage, revient à ceci : "Nous admettons qu'un processus affectif qui pouvait voir le jour chez des générations de fils maltraités par leur père se poursuit dans de nouvelles générations qui avaient été soustraites à un tel traitement précisément par l'élimination du père" (TT, p. 313). Est citée à cette occasion une autre réplique du *Faust* de Goethe : "Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le, afin de le posséder" (*Was du ererbt von deinen Vätern hast, erwirb es, um es zu besitzen*). L'héritage qu'elle reçoit des précédentes, chaque génération doit le réinventer pour son propre compte en en jouant les acquis sans en rompre la continuité.

Disons le tout de suite, l'acte dont il s'agit est un meurtre. Pire, c'est un parricide, c'est LE parricide : et en parlant de cela, en révélant ce secret jusqu'alors bien gardé, Freud a eu conscience de s'affronter personnellement à un grand interdit, au plus grand des interdits. La Préface de F. Gantheret à TT cite, p. 14, la lettre de Freud à Jones dans laquelle il lui explique à quels niveaux différents se situent à ce point de vue les thèses développées dans *L'interprétation des rêves* et dans *Totem et Tabou* : "C'est qu'alors je parlais du désir de tuer le père et que maintenant je décris le fait réel ; après tout il y a un grand pas à franchir entre le désir et l'acte". C'est ce pas que, sans hésiter, les "primitifs", ou tout au moins ceux dont ils sont les héritiers directs, auraient d'emblée franchi, inaugurant ainsi, et en quelque sorte déclenchant tout le processus de l'histoire. Le thème du passage à l'acte est au centre des analyses développées dans *Totem et Tabou*.

Totem et Tabou, que Freud a écrit dans la période qui précède immédiatement la première guerre mondiale, entre 1911 et 1913, traite, sous forme de quatre essais

successifs (ils ont pour titres : "L'horreur de l'inceste", "Le tabou et l'ambivalence des sentiments", "Animisme, magie et toute-puissance des pensées", "le retour infantile du totémisme") un domaine très large couvrant l'histoire des cultures et des religions, de manière, ce problème est transversal à l'ensemble de l'ouvrage, à reconstituer aussi ce qu'on peut appeler une généalogie de la morale. D'où vient que nous agissons moralement ou du moins sommes convaincus de la nécessité qu'il y a à le faire ? Est-ce parce que nous avons, ou avons eu dans une vie qu'on peut dire antérieure, conscience de la nécessité de respecter des "tabous", à la manière de ce que font la plupart des primitifs ? Et, derrière ces tabous, quels "totems" (2), quelles formes naturelles (le plus souvent animales. Mais il peut aussi s'agir de végétaux ou de forces naturelles) sacralisées, se cachent ou se sont cachés, à une étape antérieure du développement de l'humanité, dont témoigne la vie des "primitifs", mais qui, peut-être, subsiste encore dans les structures actuelles de notre régime mental.

Il est à noter que, de ce point de vue, Freud prend néanmoins soin de dissocier le totem et le tabou. Dans la Préface à l'édition définitive de l'ouvrage, il explique que, si le "tabou", qu'il présente comme le modèle de l'impératif catégorique kantien (cf. TT, p. 65, p. 108; cf. aussi p. 175 : "La conscience morale taboue est sans doute la forme la plus ancienne sous laquelle se présente à nous le phénomène de la conscience morale."), subsiste bien à l'identique dans nos mentalités, ou du moins s'apparente à des attitudes psychiques qui nous sont coutumières, il n'en va pas de même du "totem", que nous ne pouvons considérer qu'à distance, géographiquement avec le regard de l'ethnographe ou historiquement avec le regard de l'historien, ou du préhistorien (TT, p. 64-65). Pourtant, bien qu'elle soit privée de l'universalité du tabou, cela ne l'empêchera pas de retrouver la figure du totem, c'est-à-dire de l'animal sacré, avec sa dimension oedipienne, dans certaines particularités du psychisme infantin, qui résume sous une forme concentrée tout le passé humain. Au fond, ce sont les mêmes forces psychiques humaines qui s'expriment à travers le respect dont sont entourés les totems de religions particulières et à travers celui concernant l'observation de règles morales qui est universel.

Que sont ces totems et ces tabous qui dorment dans nos têtes, dans l'attente de l'incident qui vienne les réveiller, en faire un objet de souci pour le névrosé, et par voie de conséquence les offrir à la curiosité plus ou moins désintéressée ou inquiète du clinicien ? Le totem, dans l'interprétation que Freud en donne, c'est, sur fond de l'interdiction de la relation incestueuse à la mère, base de toutes les cultures, l'image du père sacralisée, avec l'ambivalence qui est attachée à ce qui est déclaré *sacer*, devenu par là objet simultanément de vénération et de crainte, d'attraction et de répulsion. A partir de là, on comprend qu'il ne peut y avoir de totem sans tabou : dans le titre de l'ouvrage, *Totem et Tabou*, c'est la particule de liaison "et" qui fait principalement sens : ce qui intéresse Freud, c'est ce qui associe le totem au tabou et réciproquement ; il ne peut y avoir de divinité qui ne soit associée à la représentation d'un interdit faisant loi, c'est-à-dire, sur le plan pulsionnel, à une

inhibition, cette canalisation des instincts qui conditionne l'accès des individus à la "culture" ; celle-ci consiste en effet d'abord dans le fait de respecter des obligations, donc de réfréner la tentation de les transgresser, tentation qui subsiste au coeur même de l'interdit et constitue en dernière instance sa raison d'être. Le système du totémisme, pratiqué par les "primitifs", tel qu'il est décrit par Frazer, système qui prescrit de ne pas manger l'animal qui donne au clan son emblème et de ne pas posséder les femmes du clan défini par l'appartenance totémique, serait ainsi le modèle originaire auquel se rapportent toutes les formes de "civilisation", pour autant que celles-ci mettent en avant, comme on vient de le dire, des interdits.

Mais alors, comment Freud peut-il avancer, au sujet de ces mêmes "primitifs", qu'ils sont ceux qui, à la différence des névrosés, passent aussitôt à l'acte ? Comment peut-il soutenir à la fois qu'ils sont inhibés, du fait de leur soumission à la loi totémique, et qu'ils ne sont pas du tout inhibés, dans la mesure où aucune considération mentale, aucune pensée, ne les retient d'agir, ce qui fait d'eux à proprement parler des "sauvages" ? S'ils pratiquent l'exogamie, et mettent celle-ci au fondement de leur vie sociale, n'est-ce pas justement parce qu'ils se sont rendus capables, par une formation, une éducation appropriée, de différer l'acte désiré, la consommation de l'union oedipienne à la mère ? Et en conséquence, ce qui est présenté comme une origine, la vie des primitifs, n'est-il pas déjà un résultat, dont la cause ou les causes resteraient encore à déterminer ? Si les primitifs représentent l'humanité saisie en ce point limite où naît l'interdit, sur quel bord de cette naissance, avant l'interdit ou après l'interdit, se situent-ils ? Et alors, quel est en réalité le rapport entre l'acte et l'interdit ? L'acte précède-t-il l'interdit au sens d'une antériorité effective ? Mais, s'il en est ainsi, comment remonter de l'interdit à l'acte ? Comment, une fois la civilisation installée, et ceci de manière irréversible, reconstituer, dévoiler la situation originaire, l'état de nature dont elle constitue la négation ?

Dans la conclusion des *Structures élémentaires de la parenté*, où les thèses de *Totem et Tabou* font l'objet d'une rapide discussion, Lévi-Strauss explique que cela n'a pas de sens d'essayer de reconstituer ce qui a pu avoir lieu avant la culture, antérieurement au système restrictif d'obligations qui la définit, c'est-à-dire de replacer sur le plan de l'histoire ce qui, en tant que mythe, ne relève pas, et ne peut pas relever, de son ordre. De ce point de vue, le problème de l'origine de la loi serait aussi insoluble que celui de l'origine du langage. Et ainsi, ce dont on ne peut rien dire, mieux vaut le taire. Freud reconnaît lui-même que l'origine ne peut faire l'objet que d'une reconstruction à distance (TT, p. 231, note) : exactement de la même manière, l'analyse du rêve doit percer le voile de l'élaboration secondaire pour reconstituer en arrière de celle-ci ce qui peut être hypothétiquement "primaire", mais a dû perdre son caractère original pour accéder, sous des formes considérablement altérées, à la conscience.

Une origine n'est-elle pas, par essence, tellement destinée à rester cachée, que tout effort en vue de la révéler est voué à l'échec ? Ce sont en gros ces interrogations

qui ont arrêté et arrêtent encore la plupart des lecteurs de *Totem et Tabou*, sans doute l'ouvrage de Freud le plus difficile à "avaler". Les difficultés signalées tiennent en fait à la méthode même de la psychanalyse, qu'elle soit ou non "appliquée" : celle-ci se propose de mettre au jour les choses les plus cachées, les formations de l'inconscient, dont on pourrait estimer que, en tant que formations de l'inconscient, elles sont destinées à rester inaccessibles à la conscience, et en particulier à la conscience claire du savant. Le scientisme qui a été si souvent reproché à Freud aurait là son principe: la naïveté exempte de toute vigilance critique qui prétend percer le secret des origines, remonter aux sources de l'histoire, que celle-ci soit individuelle ou collective, dire le tout premier mot de "l'histoire", tout en soutenant par ailleurs qu'il s'agit d'une histoire qui n'en finit jamais de commencer, plongeant ainsi ses racines dans une radicale anhistoricité, du point de vue de laquelle il n'y a plus lieu de distinguer entre avant et après l'origine. Il est clair que l'interprétation des origines proposée par la psychanalyse n'offre d'intérêt que si elle-même est soumise à un travail interprétatif, interprétation de l'interprétation, qui seule peut aller au-delà de la naïveté apparente de sa formulation littérale, et lui restituer, en dépit de ses excès, et même en prenant en compte ses excès, un sens, ou tout au moins du sens .

Dans le dernier chapitre de *La potière jalouse*, Levi-Strauss reconnaît à Freud le "don de penser à la façon des mythes", ce qui ramène le raisonnement de *Totem et Tabou* sur le plan de l'élaboration d'un mythe, le mythe de Freud lui-même, le mythe pensé par Freud ou le mythe avec lequel Freud pense. Ceci est une vue très profonde : Freud ne développe pas, à distance, une réflexion sur le mythe ou à son sujet, mais, le reprenant à sa source, il le recrée, le fait fonctionner comme à neuf, ce qui lui permet d'en reconstituer, on serait presque tenté de dire d'en revivre, toute l'intrigue. Dans *L'homme Moïse et le monothéisme* il ne procédera pas autrement. Ceci implique un mode de lecture très particulier de ces ouvrages qui, plutôt que pris à la lettre, comme des livres d'histoire, devraient être recensés comme des mythes et en conséquence replacés sur le plan de l'élaboration mythique qui les définit en dehors de laquelle ils ne peuvent être compris, les "actes" qu'ils décrivent coïncidant avec leur interprétation. F. Gantheret commente: "*Totem et Tabou*, mythe qui parle d'un acte, réalise cet acte dans son énonciation" (II, Préface, p. 52). Vaut ici à plein la formule "Quand dire c'est faire". Correctement lu, Freud ne fait rien d'autre que nous inciter à revivre pour notre propre compte, à nos frais et à nos risques, sous forme d'une véritable anamnèse procédant du redéploiement d'un mythe, les origines de la civilisation, telles que celles-ci sont en dernière instance enfouies au plus profond de nous-mêmes, à une profondeur à laquelle les ethnographes et les historiens des religions nous ouvrent une voie d'accès indirecte, complémentaire de celle du rêve, l'une et l'autre étant particulièrement appropriées à une "chose" que sa nature expose à n'être vue que de biais.

Totem et Tabou est un ouvrage d'analyse, au sens élémentaire où l'analyse correspond à la volonté d'expliquer, dont l'analyse, soutenue par un modèle

narratif, est tout entière tendue vers l'exposition et la mise en scène d'un mythe, forme topique d'appréhension des origines. Ce mythe, qui est un mythe d'action, se résume ainsi : "Un jour, les frères qui avaient été chassés se coalisèrent, tuèrent et mangèrent le père, mettant ainsi fin à la horde paternelle" (TT, p. 289-290). *Im Anfang war die Tat* : des frères, réunis, du fait de leur exclusion qui leur a donné occasion de se mettre d'accord entre eux, osèrent s'en prendre à leur père pour se redistribuer entre eux sa puissance, et, par cet acte accompli en commun dont la conséquence était un partage, symbolisé par la pratique du festin totémique, ils inventèrent, sans même s'en rendre compte, en suivant l'impulsion qui leur était commune, la vie en société, dont ils léguèrent à leurs descendants le modèle intangible, même s'il devait être incessamment réadapté aux circonstances.

S'il avait lu Vico, Freud aurait trouvé chez celui-ci, sinon cette histoire-là, qui est vraiment la sienne, celle qu'il a revécue dans sa tête, mais, quoique rejoué d'une autre façon, le modèle-type d'une histoire des origines :

"Nous trouvons l'origine des sociétés dans la nécessité imposée aux pères de famille par leurs serviteurs. Ce premier gouvernement dut être aristocratique, parce que les pères de famille s'unirent en corps politique pour résister à leurs serviteurs mutinés contre eux, et furent cependant obligés pour les ramener à l'obéissance de leur faire des concessions de terres analogues aux *feuda rustica* (fiefs roturiers) du moyen âge. Ils se trouvèrent eux-mêmes avoir assujetti leurs souverainetés domestiques (que l'on peut comparer aux fiefs nobles) à la souveraineté de l'ordre dont ils faisaient partie. Cette origine des sociétés sera prouvée par le fait ; mais quand elle ne serait qu'une hypothèse, elle est si simple et si naturelle, tant de phénomènes politiques s'y rapportent d'eux-mêmes, comme à leur cause, qu'il faudrait encore l'admettre comme vraie. Autrement, il devient impossible de comprendre comment l'autorité civile dérivait de l'autorité domestique ; comment le patrimoine public se forma de la réunion des patrimoines particuliers ; comment à sa formation la société a trouvé des éléments tout préparés dans un corps peu nombreux qui pût commander à une multitude de plébéiens qui dut obéir. Nous démontrerons qu'en supposant les familles composées seulement de fils et non de serviteurs, cette formation des sociétés aurait été impossible" (*Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 82, cité dans la traduction Michelet).

Cette "histoire" est remarquable d'abord par son caractère d'hypothèse "simple et naturelle", qui explique tout, et par là même trouve une légitimité, le droit ayant alors vocation, au nom de ce que Descartes aurait appelé une "certitude morale", à valoir pour le fait : dans un esprit voisin, Freud indique, dans la Préface à l'édition définitive de *Totem et Tabou*, au sujet de l'hypothèse qu'il avance concernant l'origine des sociétés, que

"si, en fin de compte, celle-ci est assez invraisemblable, ce caractère ne fournit même pas une objection permettant de contester qu'elle ait pu s'approcher, de plus ou moins près, de la réalité qui ne se laisse reconstruire qu'avec peine" (TT, p. 65).

Par ailleurs, l'histoire de Vico est très différente de celle racontée par Freud, puisqu'elle repose sur l'idée d'une union, non des fils, mais des pères, associés par la nécessité de vaincre la révolte de leurs esclaves, mais du même coup entraînés à mettre en place le système d'une répartition des fiefs, base matérielle de la distinction entre noblesse (des pères de famille) et plèbe (de leurs serviteurs). Mais elle présente en commun avec le mythe de *Totem et Tabou* de proposer une explication vraisemblable à la disparition de la horde familiale, état antérieur à la mise en place de la civilisation et des formes de vie communautaire qui définissent l'humanité proprement dite, et de soumettre cette disparition à l'accomplissement d'un acte inaugural de rupture, la révolte des esclaves, qui a obligé les pères à se coaliser pour les contrôler. Le mythe de Vico, qui cherche avant tout à rendre compte de l'existence des classes sociales et ne fait aucune place à la manière dont la sexualité peut intervenir dans le fonctionnement des institutions communautaires (comme par exemple le système exogamique), est sans doute plus politique que celui de Freud, auquel il offre une sorte de pendant : Vico cherche à penser comment, avec la vie en société, on sort complètement de la famille (dont il explique par ailleurs la formation en faisant appel à la terreur sacrée suscitée par des phénomènes météorologiques exceptionnels qui a obligé les pré-hommes à enfouir leurs relations sexuelles au fond des cavernes) ; alors qu'au point de vue de Freud, même dans la société, par le biais du mariage qui est en quelque sorte la forme nucléaire du lien social pour autant qu'il est soumis à des règles communes conditionnant la répartition des femmes, on ne sort jamais de la famille, c'est-à-dire qu'on n'échappe pas à la loi du désir, au complexe oedipien, aux restrictions sexuelles que celui-ci impose en raison de l'horreur de l'inceste, donc à ses névroses, expressions de la profonde aversion de l'individu à l'égard de ses désirs incestueux refoulés. Cependant, Freud remarque aussi par ailleurs que "le besoin sexuel n'est pas capable d'unir les hommes de la même manière que les exigences de l'autoconservation ; la satisfaction sexuelle est d'abord l'affaire personnelle de l'individu" (TT, p. 183) : il veut dire par là que le besoin sexuel, bien qu'il intervienne dans sa formation, n'est pas directement la source du lien social dont la constitution nécessite de nombreuses médiations.

Comment interpréter l'histoire racontée par Freud ? Comment comprendre cette histoire, qui, remarquons le, est une histoire d'hommes, dans laquelle les femmes n'eurent aucune part active, pour autant que, au commencement, "l'acte", masculin dans son principe, devait être accompli par des hommes, selon un schéma qui permet de rabattre complètement le rapport actif/passif sur le rapport masculin/féminin ? Freud indique en passant que "on a de bonnes raisons d'admettre que les interdictions totémiques sont avant tout dirigées contre les désirs incestueux du fils" (TT, p. 78, note). Quelles sont les "bonnes raisons" qui expliquent cette orientation préférentiellement masculine, donc prédatrice, du désir ? Mystère. Cela veut dire que, pour Freud, cela relève de l'évidence et n'a pas besoin d'être davantage justifié. Pourtant, une autre manière de raconter la même histoire aurait été envisageable : elle aurait consisté à expliquer comment, manipulés par les femmes, qui avaient tout organisé en fonction de leurs propres désirs, les frères n'auraient été que les exécutants d'une intrigue dont l'initiative et le sens leur échappait complètement. Pourquoi l'histoire ne raconte-t-elle pas que les soeurs, lassées de servir les désirs du vieux potentat, s'entendirent pour séduire les frères et les convaincre de l'éliminer ? Pas un instant Freud n'envisage de s'engager dans cette voie, tellement est évident à ses yeux que la politique est et a toujours été avant tout une affaire d'hommes.

Ceci dit, pour comprendre le sens de l'histoire, il faut revenir au point de départ du processus d'analyse au terme duquel se trouve, comme son résultat, le récit du mythe, dont le contenu se trouve justifié par la manière même dont il a été amené à travers l'ensemble du livre qui en effectue la construction.

Copyright Pierre Macherey

Notes

(1) L'acte en question est ainsi désigné à la fin de l'ouvrage: "Ce grand événement de la préhistoire de l'humanité" (TT, p. 304). Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (trad. C. Heim, Gallimard, 1986, p. 177), Freud parle de "la tragédie préhistorique".

(2) La mode intellectuelle des totems, qui avaient déjà beaucoup retenu l'attention des anthropologues du XIXe siècle, avait atteint son point culminant avec la publication, en 1910, de *Totemism and Exogamy* de Frazer, qui a été le principal ouvrage de référence dont Freud s'est servi. Sur l'histoire du "totémisme", se reporter à Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, PUF, 1962.